

L'arbre partisan. Représentations de l'arbre dans la communication des partis politiques

Laurence DANGUY¹
François LORMANT²
Laurent OLIVIER³

*C'est lui, l'arbre des hommes libres ;
L'arbre terre, l'arbre nuage.
L'arbre pain, l'arbre sarbacane,
l'arbre poing, l'arbre feu ardent.
Inondé par l'eau tempétueuse
de notre époque des ténèbres,
son mât décrit dans le roulis
les arènes de sa puissance.*

Pablo Neruda, « Les libérateurs »⁴

L'arbre n'est pas un objet qui s'impose d'évidence à l'analyse politique. Il renvoie *a priori* moins à la culture, au politique et à la cité qu'à la nature, moins à la citoyenneté et à l'ordre de la construction politique qu'à un ordre spontané, réputé naturel. Pourtant, l'arbre et ses déclinaisons entrent dans le champ politique par l'image : une image polymorphe et sémantiquement instable. L'arbre apparaît ainsi dans l'iconographie des politiques publiques où, généralement bien planté, il soutient un programme : la gestion des forêts, l'aménagement des territoires ou une politique de développement durable. Il peut également faire l'objet d'un usage symbolique, moins directement appréhendable, sa connotation devenant alors ambiguë. Évocateur d'une préoccupation environnementale dirigée vers l'avenir, l'arbre ne renvoie pas *a priori* à la modernité. Il lui

¹ Historienne de l'art, chercheure FNS Université de Lausanne, Faculté des lettres, Section d'histoire de l'art, Lausanne (Suisse).

² Docteur-HDR en Histoire du Droit, ingénieur de recherches, Institut François Génys-Centre Lorrain d'Histoire du Droit (EA 7301), Université de Lorraine.

³ Maître de conférences en Sciences politiques, Institut de Recherche sur l'Évolution de la Nation et de l'État (EA 7303), Université de Lorraine.

⁴ Pablo NERUDA (1904-1973), « Les libérateurs », *Chant Général*, Traduction de Claude Couffon, Gallimard, 1977.

faut, pour cela, prendre une forme schématique, que l'on dit communément stylisée.

Le champ d'utilisation de l'image de l'arbre est large. L'arbre s'inscrit dans les logos des partis, symbolise une cause ou un programme politique, fonde parfois la dénomination d'une formation, comme dans le cas du « parti du baobab » au Burkina Faso. L'arbre peut aussi spécifier un candidat ou une organisation partisane en indiquant un ancrage dans la tradition ou marquer plus nettement un caractère, généralement la force, l'opulence et la tranquillité. Substitut ou complément à un support idéologique ou politique, l'arbre se présente sous des formes variées. Un logo partisan, signe permanent et figé, fonctionne différemment de représentations plus conjoncturelles et contextualisées. Un arbre montré dans son entier n'équivaut pas à l'une de ses parties, feuille ou branche, évoluant davantage dans l'implicite.

Deux approches sont, en effet, possibles en iconographie politique : « le non-dit et le dit, le discours explicite et les références implicites »⁵. Cette étude concerne principalement la France. Néanmoins, il convient de rappeler que l'arbre change de symbolique selon les pays et qu'il n'est pas partout l'objet des mêmes usages⁶. Le chêne est ainsi un symbole historique de puissance en Allemagne, l'olivier tient ce rôle dans les pays d'Europe du sud, avec l'exemple particulier de « la coalition de l'Olivier »⁷ en Italie (1995-2007), alors qu'en Suisse, le pommier incarne la prospérité.

I. Histoire, modes d'apparition et économie visuelle de l'arbre partisan

Avant d'apparaître dans le champ politique, l'arbre témoigne d'une longue histoire symbolique⁸. De l'arbre de vie biblique à l'arbre généalogique se dessine et se précise un lien entre l'homme et son

⁵ Philippe BUTON, « L'adieu aux armes ? L'iconographie communiste française et italienne depuis la Libération », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2003/4, n°80, p. 43-54

⁶ Andrée CORVOL, *L'arbre en Occident*, Paris, Fayard, 2009, 369 pages.

⁷ La « coalition de l'Olivier » (*L'Ulivo*, en italien) est une alliance politique de différents courants et partis de centre-gauche, fondée en 1995 par le haut fonctionnaire Romano Prodi et dissoute en 2007, principalement au profit du Parti démocrate italien (PDI).

⁸ Jean CHEVALIER, Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982, 1110 pages.

environnement, c'est-à-dire l'homme sociabilisé⁹. Ce rapport singulier et multiséculaire a nourri et orienté une iconographie politique incluant la dimension polysémique de l'arbre. De manière primaire, « l'arbre sidère par sa grandeur, sa temporalité, sa massivité ou encore sa beauté »¹⁰. Il peut néanmoins, à côté de l'attraction et l'admiration, susciter des sentiments plus partagés, tels que l'inquiétude et parfois même l'horreur.

L'arbre est aussi associé à la mort avec l'arbre aux pendus¹¹, à la toxicité avec l'If¹². Si en politique l'arbre n'a que rarement cette connotation négative, on le trouve cependant parfois fragilisé, malade, pollué, coupé, renvoyant alors à une tradition iconographique de destructions humaines, perpétuée par des Barbares (des étrangers, selon l'étymologie gréco-latine), propagée par l'imagerie de Jacques Callot et depuis constamment réactivée pour figurer les horreurs de la guerre¹³.

Parler de l'arbre dans la communication politique amène à s'intéresser à des représentations plus ou moins complètes, à un éventail de déclinaisons stylistiques, ainsi qu'à des images différemment contextualisées¹⁴. Partie

⁹ Hans GERCKE (dir.), *Der Baum in Mythologie, Kunstgeschichte und Gegenwartkunst*, Heidelberg, Braus, 1986, 307 pages ; Michel MAZOYER (et al.), *L'arbre : symbole et réalité*, Paris, L'Harmattan, 2003, 278 pages ; Manfred LURKER, *Der Baum in Glauben und Kunst unter besonderer Berücksichtigung der Werke des Hieronymus Bosch*, Baden-Baden, Heitz, 1960, 147 pages.

¹⁰ Alain CORBIN, *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 2013, 364 pages.

¹¹ Laurence DANGUY, François LORMANT, « Les arbres aux pendus », in Andrée CORVOL (sous la dir. de), *Cahier d'études Forêt-Environnement et Société XVI^e-XX^e siècle*, n° 20, 2010, p. 41-48.

¹² Mario RIGONI STERN, *Arbres en liberté*, Lyon, La fosse aux ours, 1998, 123 pages.

¹³ Laurence DANGUY, François LORMANT, « Les arbres aux pendus », *op. cit.*

¹⁴ Céline BRYON-PORTET, « L'approche sémio-herméneutique : une nécessité pour étudier les dispositifs symboliques des organisations et leurs enjeux communicationnels », *Communication et organisation*, n° 39, 2011, pp. 151-166 ; Alexander DEMANDT, *Über allen Wipfeln – Der Baum in der Kulturgeschichte*, Cologne, Böhlau, 2002, 366 pages ; Andrea DURSO, « Sémiotique matérialiste, sémiotique surréaliste, sémiotique révolutionnaire. Entre Breton et Rossi-Landi », *L'Homme et la société*, n° 179-180, 2011, pp. 279-299 ; Franz GRIJZENHOUT, « La fête révolutionnaire aux Pays-Bas (1780-1806). De l'utopie à l'indifférence », *Annales historiques de la Révolution française*, n°326, 2001, pp. 107-116 ; Fred HAGENEDER, *The heritage of trees : history, culture and wisdom*, Edimbourg, Floris books, 2001, 191 pages ; Yves HÉLIAS, « Pour une sémiologie politique des monuments aux morts », *Revue française de science politique*, 1979, n°4-5, pp. 739-759.

d'un ensemble, l'arbre aura à représenter le bois ou la forêt. Il peut aussi apparaître tronqué et sa représentation ramenée à l'une de ses parties : tronc, souche, branche, feuille, rameau. Ce sont autant de manières de mobiliser une symbolique sous-jacente, de stabilité et de renouveau, dans le cas, par exemple, d'une branche fleurie ou d'un rameau d'olivier.

D'autres végétaux, notamment les fleurs, peuvent représenter des ellipses ou dérivés de l'arbre, mis en évidence par une analyse tout à la fois iconographique, symbolique et politique.

L'arbre de l'iconographie politique est une affaire de contexte. Il apparaît comme un symbole fluctuant, incluant les valeurs de ceux qui s'en réclament : groupes idéologiques ou entités partisans¹⁵. La portée symbolique de l'arbre ne prend son sens qu'à travers les discours et les actes des acteurs, que ceux-ci soient individuels ou collectifs. Du coup, l'image de l'arbre peut évoluer fortement, migrer d'un usage politique à l'autre¹⁶. Ceci concerne l'aspect conceptuel, l'image mentale, comme matériel, le logo, l'affiche, etc.¹⁷.

La référence métaphorique associée à la représentation arborée, loin d'être univoque, doit être décryptée, d'autant qu'il est fréquent que les référentiels se mêlent et se superposent. L'arbre est souvent un complexe syncrétique, où se noue une vision écologiste, une dimension mémorielle, un fonds biblique ou républicain, voire des enjeux symboliques jouant sur une dialectique tradition/modernité¹⁸. Les référentiels de l'arbre évoluent en fonction de cycles et conjonctures politiques. L'économie visuelle des logos des partis politiques fonctionne sur le modèle de l'héraldique, c'est-à-dire d'après la distribution de symboles dans un espace fermé, où les couleurs, les motifs et la relation spatiale des uns et des autres ont un rôle essentiel¹⁹. Les motifs sont en fait équivalents aux meubles de l'héraldique et leurs propriétés plastiques répondent à un impératif de standardisation, nécessaire à la reconnaissance du logo par les spectateurs : le récepteur, et à sa

¹⁵ Fabrice D'ALMEIDA, *Images et propagande*, Paris, Casterman, collection « XX^e siècle », n°18, 1995, 151 pages.

¹⁶ Luc BENOIST, *Signes, symboles et mythes*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2009, 129 pages.

¹⁷ Philippe RIUTORT, *Sociologie de la communication politique*, Paris, PUF, 2007, 128 pages.

¹⁸ Gernot KOCHER, *Zeichen und Symbole des Rechts. Eine historische Ikonographie*, Munich, Ch. Beck, 1992, 200 pages ; LAUDERT Doris, *Mythos Baum : Geschichte. Brauchtum. 40 Baumportäts*, Munich, BLV, 2003, 256 pages.

¹⁹ Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, Paris, Picard, 2003, 366 pages ; Michel PASTOUREAU, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004, 496 pages.

reproductibilité par les détenteurs du logo : l'émetteur²⁰. De la même manière, les couleurs fonctionnent selon des rapports de contrariété.

Comme en héraldique, la nuance est le plus souvent (même s'il y a des exceptions dans l'histoire récente) dépourvue de signification et l'on recherche un mode de représentation plan, sans perspective. Ceci rend possible l'utilisation des logos sur des supports multiples²¹.

Ce fonctionnement de base vis-à-vis de l'héraldique est dit référentiel, puisqu'il renvoie à un autre médium, le support physique de la représentation, qui est celui des armes. Concrètement, cela a pour conséquence que le médium sur lequel est présenté le logo est neutre et que ses propriétés physiques comme symboliques n'ont guère d'importance. Le logo peut aussi bien être imprimé sur un timbre que sur un papier à entête, sans qu'en soit notablement modifiée la perception. Cette homogénéité réceptive a pourtant ses limites. L'association du logo à un médium particulièrement investi, tel que le drapeau, pourra, en effet, (ré-)orienter la réception. La grandeur, les qualités symboliques d'un drapeau incorporant l'identité nationale prendront alors une place prépondérante dans le processus de réception. La dépendance référentielle à l'héraldique induit une chose essentielle, une référence à la tradition. Tous les logos des partis politiques incluent cette référence. Ne pouvant délaissier, même pour les plus passésistes, une inscription dans le présent, sur lequel ils prétendent agir, les partis génèrent des logos dénotant une tension entre tradition et modernité.

Deux exemples, tout à la fois opposés dans leur économie visuelle et leur positionnement vis-à-vis de la tradition, permettent d'illustrer ce fonctionnement pseudo-héraldique. On trouvera ainsi à un pôle, l'Union pour un mouvement populaire (UMP) qui plante littéralement au centre de son logo un chêne, l'arbre le plus fermement associé à la tradition. Celle-ci est double : biblique avec le chêne de Mambré de la *Genèse* (*Gn* 12-6 et 18-1) et séculière avec l'arbre de justice.

Le logo de l'UMP est construit de manière évidente sur le modèle du drapeau français et opère du point de vue médial à un triple niveau : le support du logo, les armes de l'héraldique et le drapeau. Cet empilement de références lui confère une légitimité séculière, biblique et républicaine. L'association au drapeau lui donne, de plus, une importance visuelle, dépassant son format réel : on imagine un drapeau comme grand et on voit donc mentalement le logo « en grand ». Au chêne est, en outre, accordée la

²⁰ Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, 312 pages.

²¹ Michel PASTOUREAU, *Traité d'héraldique*, *op. cit.*

couleur blanche de la bande centrale du drapeau français. La légitimité étatique est ancienne, puisque le blanc est tenu pour la couleur la plus légitime dans l'histoire de la royauté, ramenant, de plus, à la pureté (religieuse), selon une symbolique en vigueur depuis la modernité²².



Les mêmes symboles : l'arbre, les couleurs bleu-blanc-rouge, sont repris dans le logo du « Parti du chêne », créé par Michèle Alliot-Marie en 2006. Ce parti, composante de l'UMP, revendique politiquement et visuellement l'héritage des mouvements gaullistes depuis l'après-guerre et notamment du RPR que Michèle Alliot-Marie a présidé de 1999 à 2002, et dont les assises extraordinaires de septembre 2002 ont entériné la fusion au sein de l'UMP. M. Alliot-Marie ajoute à l'arbre tricolore la croix de Lorraine, symbole du gaullisme et de ses traditions.



Enfin, comme dans le logo de l'UMP, la feuille de chêne du Mouvement national républicain (MNR) de Bruno Mégret reprend

²² John GAGE, *Colour and culture : practice and meaning from antiquity to abstraction*, Londres, Thames and Hudson, 1993, 335 pages.

²³ Source : *Google images*, comme pour toutes les autres illustrations de l'article.

également les couleurs bleu-blanc-rouge du drapeau tricolore. Le parti entend ainsi s'approprier les valeurs et la légitimité de symboles anciens.

L'ancien logo du Parti vert se situe au pôle inverse de celui de l'UMP, du côté d'une modernité entendant rompre avec une tradition « enfermante ». Il délaisse, du reste, l'évidence visuelle de l'héraldique. Il n'y a ni évocation de la forme de l'écu, ni celle d'un cadre et encore moins de placement central ou symétrique des motifs. La composante verbale est, en outre, dominante. La part visuelle se réduit au seul tournesol, plante « sans histoire » ou plutôt dotée d'une histoire récente, liée aux utopies de 1968 et au combat contre le nucléaire. La plante jeune et tournée vers l'avenir se substitue ici à un arbre chargé de passé :



Ces deux exemples permettent de relever un autre point essentiel de l'économie symbolique des logos, leur composante sémantique. Ces symboles sont, en effet, étroitement liés au langage : l'UMP serait ainsi « solide comme un chêne », tandis que les partis écologiques, avec leur tournesol – *Girasol* – *Sonnenblume* – ceci est valable dans toutes les langues européennes – sont littéralement tournés vers le soleil. Ce soleil n'en est pas moins polysémique : il vaut pour la nature *via* la référence végétale mais aussi pour l'énergie solaire, substitut au nucléaire et enfin pour l'avenir, ne dit-on pas avoir « un avenir radieux ». On notera, non incidemment, que le soleil renvoie à des pratiques culturelles de sociétés archaïques, réputées moralement (donc éthiquement) non corrompues et ne fait donc pas tout à fait l'économie de la tradition.

Ce type d'analyse est opposable à tous les logos. Il y aurait beaucoup à dire de la rose du Parti socialiste (PS), la fleur la plus polysémique dans

l'univers des symboles²⁴ et dont la mise en scène – avec, par exemple, la présence ou l'absence de la couleur verte – permettra d'ajuster le message idéologique. La couleur verte, plutôt perçue comme positive dans les pays germaniques, l'est négativement dans les pays latins²⁵. Or, le vert écologique, qui s'est magistralement imposé à l'ensemble des partis européens, vient d'Allemagne.

**LOGOS DES PARTIS ÉCOLOGISTES
DANS LES ÉTATS MEMBRES DE L'UNION EUROPÉENNE**



Sans doute est-ce là la manifestation la plus voyante de transferts culturels particulièrement actifs dans l'économie visuelle du politique. Le concept de transferts culturels²⁶ est du reste central dans l'iconographie politique. Le tournesol, plante très prisée dans les pays germaniques,

²⁴ Abel BELMONT, *Dictionnaire historique et artistique de la rose*, Melun, Drosne, 1896, 207 pages.

²⁵ Michel PASTOUREAU, *Dictionnaire des couleurs de notre temps, Symbolique et société contemporaines*, Paris, Bonneton, 1994, 232 pages.

²⁶ Michel ESPAGNE, Michael WERNER, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999, 280 pages.

s'exporte de la même manière vers la plupart des partis écologistes européens. Ceux-ci rajoutent parfois un élément endogène, tel le Parti communiste Roumain avec des sapins symbolisant la forêt autochtone.



D'autres critères sont à prendre en compte, dont celui du mimétisme. Proche de la mimésis dans le logo de l'UMP, l'arbre est davantage stylisé, pour ainsi dire « modernisé » et déconnecté de sa référence naturelle dans d'autres représentations. Si l'arbre est « naturellement » associé au vert, au jaune, au bleu et à la nature, composante idéale et iconographique que l'on retrouve dans l'ensemble des partis écologistes, l'usage d'une couleur non naturelle, niant la mimésis, tels le rouge, le blanc ou le noir, est nécessairement porteur de sens.



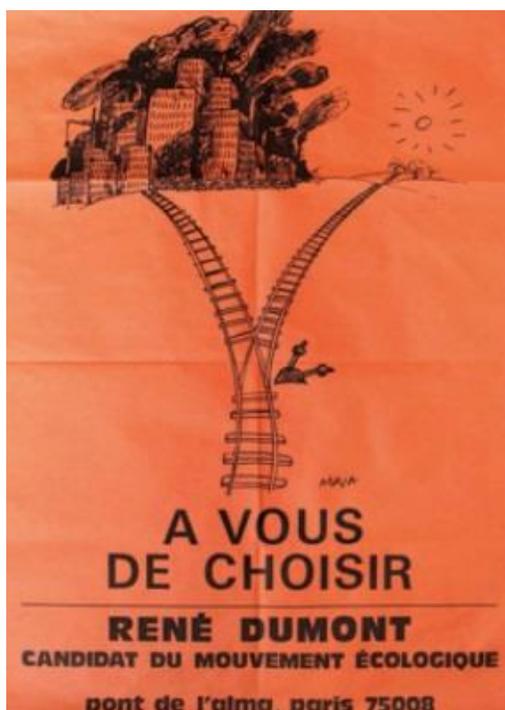
Dans certaines représentations, l'arbre et plus généralement la végétation sont effacés ou occultés, le choix du terme dépendant du type d'analyse, iconographique ou idéale. Entre 1920 et 1960, les propagandes dénie l'arbre au profit d'une imagerie industrielle, productiviste (cf. l'affiche de Valéry Giscard d'Estaing en 1974), associée à l'idée d'un progrès signant la domination de l'homme sur la nature (cf. l'affiche de

François Mitterrand en 1981). L'arbre, lié à la terre, peut d'ailleurs se voir préférer d'autres éléments de l'ordre naturel : Nicolas Sarkozy a choisi la mer et le ciel et François Hollande, la terre et le ciel, dans leurs affiches pour la campagne présidentielle de 2012. Ce non-usage de l'arbre doit aussi être porté au crédit d'une histoire de l'arbre partisan²⁷.



²⁷ Dans une lecture plus « politique », remarquons également l'identité du slogan utilisé par V. Giscard d'Estaing en 1974 et N. Sarkozy en 2012.

Davantage que l'arbre, la fleur ou l'herbe sont aujourd'hui les motifs de l'écologie. Néanmoins, la première campagne écologiste menée par René Dumont, en 1974, introduit l'arbre dans son argumentaire visuel et y propose une alternative sociétale : d'une part, une voie ferrée aboutissant sur une ville sale et polluée par les fumées industrielles ; d'autre part, une campagne riante et ensoleillée, montrant prés et arbres, le tout sur un fond ocre, pouvant rappeler les idées révolutionnaires.



L'arbre peut enfin n'être que verbalisé (et non représenté). Son usage est alors dénotatif. Sa puissance iconique ne s'en manifeste pas moins. Les mots font, en effet, mentaliser des images à ceux qui les entendent, dont la connotation, positive ou négative, dépend de la teneur du discours.

Plusieurs critères doivent donc être considérés dans les logos montrant un arbre ou un substitut d'arbre : les couleurs en elles-mêmes, dans leurs rapports d'opposition internes et vis-à-vis des logos concurrents ; les motifs, selon une même grille analytique ; le lien des motifs et des couleurs avec le texte présent dans l'image ; les référentiels associés à ces différents éléments ; enfin, l'éventuelle association référentielle du logo à un autre médium que celui de l'héraldique (par exemple logo / armes de l'héraldique / drapeau). Les images conjoncturelles requièrent une analyse

semblable mais doivent être davantage confrontées au contexte de leur production.

II. « Arbre de droite », « arbre de gauche »

Dans l'univers politique, l'arbre peut être symbole d'unité ou de symétrie, il peut être aussi symbole de clivage, tantôt de droite, tantôt de gauche. Pourtant, « il ne peut en principe exister un arbre de droite et un arbre de gauche »²⁸. En effet, « l'ordre de la représentation qui se répartit dans l'espace politique selon la gauche et la droite ne convient pas à l'arbre »²⁹. L'arbre se caractérise par une symétrie radiale, qui devrait lui procurer la même silhouette, quel que soit l'angle sous lequel on le regarde. Le principe est néanmoins contredit par la réalité, puisqu'il n'est qu'à observer un arbre pour en constater l'absence de symétrie. À l'âge démocratique, l'arbre perd de toute façon sa fonction de symbole univoque et rassembleur. Autrement dit, il est mobilisé tant par les uns que par les autres pour incorporer des valeurs contraires : « Il y a [désormais] des arbres de gauche et des arbres de droite dans le monde démocratique gouverné par le principe de la représentation. »³⁰

L'arbre « de droite » veut revenir aux racines, à l'énergie substantielle de la nation. Il colle à la terre et aux morts, comme dans *Les déracinés* de Barrès³¹. Il est, du reste, lié à la glèbe dans la propagande fasciste, symbolisant l'enracinement dans des valeurs sûres, immuables. L'arbre exprime une réflexion sur le temps, car sa temporalité est beaucoup plus longue que celle de l'homme. En ce sens, celle-ci tranche avec l'immédiateté conjoncturelle des campagnes électorales. Les acteurs du temps court du politique peuvent ainsi solliciter l'arbre comme le symbole d'une levée du temps immédiat en faveur de la pérennité des valeurs et de leur action.

Cette même dimension rassurante et stabilisante de l'arbre peut se manifester en négatif dans le cadre d'une entreprise partisane ou idéologique, comme la dénonciation d'une (supposée) entreprise de déstructuration de l'ordre social. L'exemple nous en a été donné en 2013, non par un parti, mais par un mouvement social, celui de « la manif pour tous », s'opposant au mariage pour tous et plus spécifiquement à la révision des règles de filiation. L'arbre y représente l'ordre, mais aussi la lignée : il

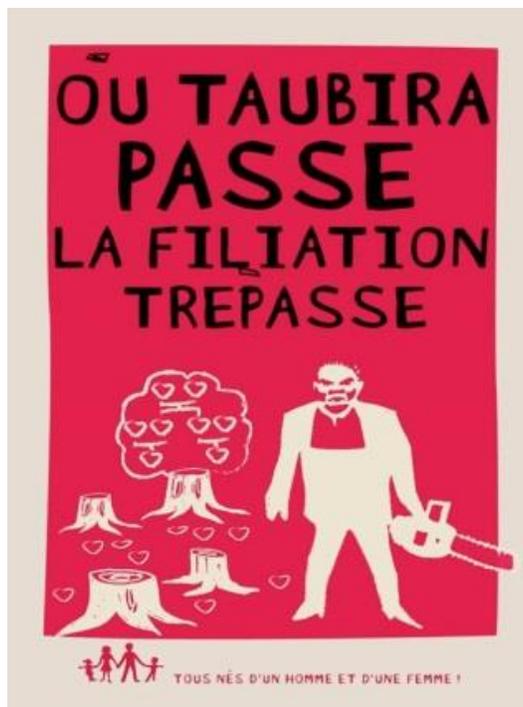
²⁸ Robert DUMAS, « L'arbre, symbole politique ambivalent », *Le Débat*, 2006/5, n° 142, p. 169-184.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ Maurice BARRÈS, *Les déracinés*, Paris, Fasquelle, 1897, 360 pages.

cache l'arbre généalogique de la famille conventionnelle. Une image montre la ministre de la justice Christiane Taubira une tronçonneuse à la main, coupant les arbres de la famille « légitime ».



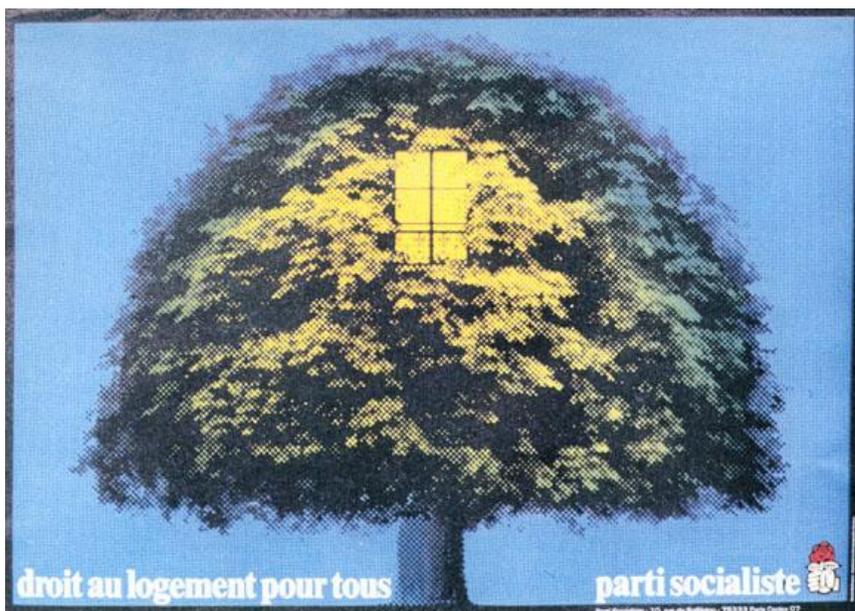
Ainsi, l'arbre peut servir différents propos en fonction de sa contextualisation, selon qu'il est solidement enraciné ou fragilisé, voire, comme ici, mutilé.

La représentation de l'arbre tronçonné en appelle à plusieurs référents : d'une part l'arbre généalogique, qui selon une logique d'incorporation détermine la place de chacun par la naissance et en droit, l'héritage ; d'autre part, l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance, tous deux bibliques. Tous sont censés être mortellement atteints par les nouvelles mesures législatives. De là, le slogan « tous nés d'un homme et d'une femme », allusion à Adam et Ève, ainsi qu'à leur faute originelle. Cette iconographie intègre, en outre, une autre référence historique, l'idéologie soixante-huitarde, dont elle reprend et détourne les codes graphiques. Les cœurs errant dans l'image sont des allusions au fameux slogan « faites l'amour par la guerre » d'une révolution sexuelle « gauchiste », jugée néfaste.

L'arbre « de droite » suggère enfin la société organiciste : l'arbre est une « fédération bruissante », représentant le corps de la nation, une perspective holiste de la suprématie du tout sur les parties. En ceci, la représentation de l'arbre abattu rejoint l'image de l'arbre déraciné de Barrès³².

À « gauche », l'arbre est associé à l'émancipation. Les références d'élection sont l'arbre de la liberté et celui de la Révolution. L'abbé Grégoire, figure clérical de la Révolution, tient ce dernier pour le symbole de régénération. En 1848, l'arbre est devenu une référence populaire, tandis qu'il est à présent surtout retenu pour sa verticalité, associée à l'élévation. Si l'arbre est peu relié à la modernité et à l'audace, son enracinement et les fruits qu'il donne, plus que des racines jugées politiquement douteuses, peuvent signifier une forme de protection. L'arbre représente ainsi un refuge dans une affiche du Parti socialiste (PS) des années 1980, défendant l'idée du droit au logement pour tous.

Le logement collectif y apparaît coquettement niché, tandis qu'on laisse le soin au spectateur d'imaginer ses occupants à l'abri des dangers naturels comme sociétaux. L'image déjoue la représentation moderne et minérale du logement collectif ; ici, la lumière douce émanant dans la nuit de l'arbre touffu est rassurante et naturalise le service social.



³² BARRÈS Maurice, *Les déracinés*, op. cit.

Les partis politiques de gauche recherchent également une généalogie dépassant les références partisans. La plantation des arbres de la laïcité par le PS en 2010 déclenche une multiplicité d'images mentales. L'acte s'appuie sur une symbolique ancienne, liée à la Révolution française et à une tradition républicaine. Cependant, cet arbre de la laïcité est réactualisé et nouvellement investi pour devenir une jeune pousse, vive et en progrès, donc progressiste.

La plantation d'un arbre, toute reproduction d'un rite révolutionnaire et républicain qu'elle soit, n'en est pas moins susceptible d'être placée au service d'une cause nouvelle. Lorsque des élus écologistes décident d'aller planter un arbre sur le site du futur aéroport de Notre-Dame-des-Landes en août 2010, le symbole se situe dans une continuité historique, tout en devenant le marqueur d'un combat actuel. Il s'agit alors d'actualiser un rite dans un lieu nouveau, « d'imprimer une mémoire (symbolique) dans un non-lieu³³ pour en faire un lieu de mémoire »³⁴. L'arbre n'est plus ici un être consensuel, appartenant à la symbolique républicaine mais intervient comme instrument de clivage.

Cet arbre vivant peut être efficacement illustré par un exemple à la forte résonance médiatique. En décembre 2010, le Parti de gauche et le Parti socialiste ont décidé de planter un arbre en réaction aux déclarations de Nicolas Sarkozy, affirmant dans son discours de Latran que l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal.

La conception d'un arbre passeur entre le chthonien (la terre) et l'ouranien (le ciel)³⁵ laisse apparaître un arbre de gauche tendant vers une dimension ascendante de régénération plus que vers un passé, dont la mort est une composante difficile à évacuer. L'arbre ouvert, fleuri et aérien, aux fleurs psychédéliques, produit par le parti Europe Écologie les Verts (EELV) est de cet ordre. Ses feuilles légères, ses fleurs colorées s'imposent aux dépens d'un tronc. Celui-ci, net et souple, symbolise, cependant, les assises nationales du rassemblement des écologistes.

³³ Marc AUGÉ, *Non lieux. Introduction à une anthropologie de la sur-modernité*, Paris, Seuil, 1992, 155 pages.

³⁴ Pierre NORA (sous la dir. de), *Les lieux de mémoire*, 3 volumes, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 1997, 4754 pages.

³⁵ Alain CORBIN, *La douceur de l'ombre. L'arbre, source d'émotions, de l'Antiquité à nos jours*, op. cit.



III. L'arbre dans la communication politique française

La communication politique des partis a évolué en fonction des enjeux, des configurations partisans, du contexte politique et économique. La dimension symbolique de l'arbre a elle-même connu des mutations, témoignant, par ailleurs, d'une pluralité de sens à une même époque. Une conception conservatrice ou une vision naturaliste font de l'arbre le symbole de l'enracinement politique, le marqueur de la tradition et de l'héritage. L'arbre pourra, cependant, tout aussi bien exprimer une dimension intemporelle de puissance et/ou de sagesse. Une vue progressiste du politique l'emmènera vers l'innovation, le dépassement de l'ère productiviste, selon une idéologie post-matérialiste axée sur le développement durable. Selon les époques et les contextes, l'arbre penche donc vers la tradition ou la modernité, imprime une dimension anhistorique du politique ou devient un indice de l'air du temps. S'interroger sur les usages de l'arbre dans la communication sur un temps long, sur la fréquence de sa mobilisation selon les contextes, sur sa polysémie ainsi que sur une bataille partisane pour se l'approprier s'avère nécessaire. Depuis quelques décennies, l'arbre est, en effet, mobilisé sur toute la surface de l'échiquier politique.

La temporalité de l'usage de l'arbre dans la communication politique doit aussi être analysée au regard de l'évolution des formes de mobilisation électorale. L'analyse de l'iconographie contemporaine des partis politiques

requiert celle de modèles plus anciens, régulièrement intégrés dans des créations contemporaines fonctionnant à coup de « recharges symboliques »³⁶. Des références diverses sont agrégées à l'arbre, religieuses avec un usage immodéré de la Bible ; séculières avec des références compilées depuis 1848 ; voire quelquefois bien antérieures à l'avènement des partis modernes. Dans ce dernier cas, on s'appuie sur des symboles, rituels et cérémoniaux républicains, tels les arbres de la liberté ou de la laïcité, plantés à la Révolution, puis au cours du XIX^{ème} siècle et à nouveau lors des commémorations du bicentenaire de la Révolution française.

À certaines périodes, les partis délaissent l'arbre dans leur communication. Ainsi, entre 1930 et 1960, et notamment pendant l'après-guerre, l'usage de l'arbre est rare. L'accent est alors mis, notamment à gauche, sur le monde industriel, la population ouvrière et ses symboles, usines, outils, machines, locomotives et le travail manuel. Ceci est particulièrement vrai durant la période de reconstruction : la nature est absente ou domestiquée, comme dans une publicité de la Section française de l'internationale ouvrière (SFIO) adressée aux paysans : on ne voit que la terre nue, labourée avec les trois flèches du parti indiquant la direction de l'avenir. La même chose apparaît dans une autre image adressée à la jeunesse athlétique, qui reprend l'évocation des flèches sur le panneau indiquant l'avenir.



³⁶ Alphonse DUPRONT, *Du sacré. Croisades et pèlerinages, images et langages*, Paris, Gallimard, 1987, 541 pages.

La propagande communiste est de la même veine. L'arbre ne va pas de pair avec la domestication de la nature. Il contredit le constructivisme industriel et n'incarne pas l'utopie d'un monde nouveau. Dans celle-ci, la seule concession à la végétation est le blé, symbole du fruit de la terre, récolté en abondance par le travail de l'homme.

La France de Pétain est plus naturaliste et végétale. Elle mêle des feuilles de chênes, des arbres, des animaux de la ferme et des villages pour évoquer la France éternelle, le terroir et les usines. Les références à la ruralité sont cependant plus nombreuses : « La terre, elle, ne ment pas », selon la célèbre formule pétainiste.



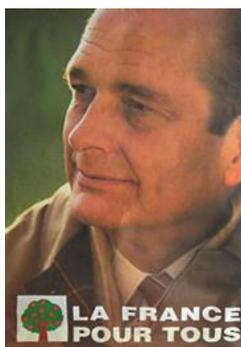
Dans les années 1950, le Rassemblement du peuple français (RPF) du Général De Gaulle ou le Mouvement républicain populaire (MRP) de Jean Lecanuet n'évoquent pas beaucoup la nature, mais plutôt les figures de la République et de la Libération ou l'image institutionnelle de la France, le drapeau, Marianne, les enfants ou la carte de France.



L'affiche de la campagne présidentielle de François Mitterrand en 1965 montre un champ labouré, sans arbres, un pylône électrique, et au loin des usines : telle est alors l'image de la « France moderne » :



L'origine de l'arbre de l'Union pour un Mouvement Populaire (UMP) est également à retrouver dans la campagne présidentielle de 1995 opposant Jacques Chirac à Edouard Balladur, tous deux membres du Rassemblement pour la République (RPR). Jacques Chirac cherche alors à se démarquer de son concurrent en endossant une image rurale, raillée dans l'émission *les Guignols de l'info* avec le fameux « Mangez des pommes ! », ainsi qu'avec un slogan rassembleur : « La France pour tous ». Il s'oppose à un Édouard Balladur apparaissant plus bourgeois, voire monarchique avec son slogan : « Croire en la France ».



D'une certaine manière, le choix de Jacques Chirac relève d'une logique comparable à celle de la campagne de François Mitterrand en 1981, quand le candidat posait devant un village dominé par un clocher.

Ce processus d'assise référentielle et d'appropriation croisée se poursuit dans la campagne de Nicolas Sarkozy en 2007. Son affiche se réfère à la fois à l'arbre de l'UMP et à la ruralité rassurante, mise en scène dans l'affiche de François Mitterrand en 1981. On y retrouve des arbres apparaissant dans un paysage paisible, se raréfiant sur le côté droit, à mesure que l'on s'éloigne du candidat.



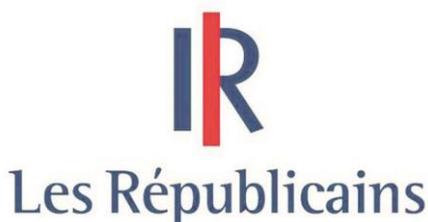
L'image du pommier se détache ensuite du candidat. Elle se dépersonnalise lorsque le RPR se transforme en UMP (Union pour la majorité présidentielle, puis Union pour un mouvement populaire) et adopte un nouveau logo. L'arbre figuré n'est pas sans ambiguïté : s'agit-il d'un pommier, d'un chêne ? L'image laisse cependant penser à une espèce du terroir français, terroir traditionnellement associé à la droite. Le pommier évoque le fruit. Le chêne, relié dans la culture européenne à la virilité, la puissance, la stabilité et l'unité, incarne l'enracinement dans les valeurs éternelles de la France, tandis que la référence, même ténue, à l'arbre de la Révolution suggère le caractère universel des valeurs républicaines françaises et leur dimension humaniste.



La rupture que représente le passage du RPR à l'UMP en 2002 et le remplacement du symbole de la croix de Lorraine gaulliste par l'arbre pourrait apparaître comme un clin d'œil nostalgique, un peu ironique, au dessin de Jacques Faizant rendant hommage à Charles de Gaulle le 11 novembre 1970 à la une du *Figaro*. De Gaulle devient sous le crayon du dessinateur un arbre à terre. Le nouveau logo signifierait alors une rupture et un retour aux sources.



En 2015, nouvelle rupture : l'UMP, présidée par l'ancien président Nicolas Sarkozy, est devenue « Les Républicains ». Dans son nouveau logo, les couleurs et le cadre ont disparu. Le nom du parti apparaît en dessous du monogramme « LR », qui désormais veut signifier à la fois la force, l'ancrage vertical et la rupture avec le passé, à la place de l'ancien arbre.



On retrouve cette dimension évolutive de l'usage de l'arbre avec la rose du Parti socialiste. En 1969, le parti abandonne les trois flèches de la SFIO pour une référence végétale plus consensuelle, en phase avec l'entreprise de rassemblement. En fait, le symbole sera mis en avant en cas de succès, et occulté en cas d'échec (Congrès de Rennes de 1990). Le poing

et la rose du logo créé en 1969 au lendemain du congrès d'Alfortville incarnent le piquant avec les épines, et la force révolutionnaire avec le poing. Le choix de la couleur homonyme, le rose (rosé très foncé, quasi rouge), et son association à la douceur, nuance le rouge vif des communistes, passionné mais aussi violent, selon la double symbolique de la couleur³⁷. Dans les années 70, la rose seule symbolise le Parti socialiste³⁸. En mai 1981, le Président Mitterrand en fleurit les tombes de Victor Schœlcher, Jean Jaurès et Jean Moulin au Panthéon. La rose est reprise au niveau européen comme emblème du Parti des socialistes européens (PSE), en 1991, puis par le groupe du PSE au Parlement européen, en 1994. Elle devient « La rose aux étoiles », une fleur rouge sur une tige verte, entourées des douze étoiles du drapeau européen.



En France, le symbole de la rose connaît un déclin dans les années 80 avant d'être réhabilité une première fois en 1994, et de façon plus discrète à partir de 2010 avec des feuilles verdies, et désormais même parfois avec une grande feuille verte, avec *greenwashing* oblige.



³⁷ PASTOUREAU Michel, *Dictionnaire des couleurs de notre temps, Symbolique et société contemporaines*, op. cit.

³⁸ CÉPÈDE Frédéric. « Le poing et la rose, la saga d'un logo », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°49, janvier-mars 1996, p. 18-30

En 2009, Jacques Lang déclare : « le PS est devenu un arbre sec ». Il convoque alors une image plus noire de l'arbre, symbole de déclin. La chute définitive des feuilles symbolise la perte et la mort dans l'imaginaire collectif. Cette référence, très largement partagée à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, reste en vigueur. Le PS français était en effet alors sorti très affaibli du congrès de 2008, marqué par l'affrontement de Ségolène Royal, la candidate du parti à l'élection présidentielle de 2007 et Martine Aubry, la nouvelle première secrétaire.

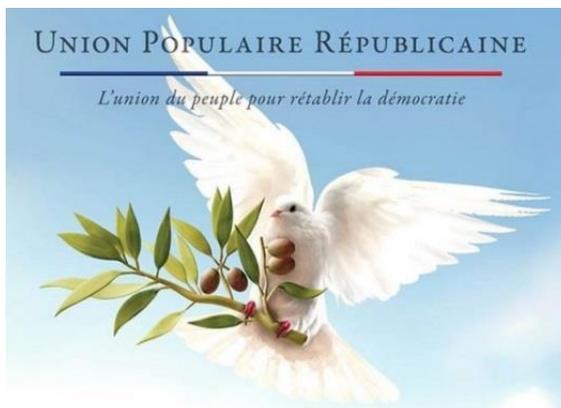
IV. L'enjeu européen

La portée symbolique de l'arbre dans le contexte européen connaît une inflexion, en ce qu'il devient un marqueur de délimitation et de distance, positive comme négative. Plusieurs candidats des listes européennes du Front de gauche posent ainsi devant un arbre sur leur profession de foi. Ce choix apparaît insolite de la part d'un parti anticapitaliste, stigmatisant volontiers la politique économique de l'Union européenne. Le parti déplace, en fait, son discours politique vers la notion de territoire. L'arbre marque l'enracinement territorial et culturel face à un espace européen perçu comme bureaucratique et lointain. La technocratie européenne, éloignée des territoires, est opposée à la proximité « naturelle » du territoire national. Le même esprit prévaut au symbole partisan de l'Association des maires de France, présidée par le sénateur-maire de Troyes, François Baroin, avec « un arbre en forme de main ».



L'arbre, incarnant une forme de sagesse, possède également une connotation rassurante, pouvant être utilisée avec profit auprès des électeurs, nombreux, qui maîtrisent mal les enjeux de l'élection européenne. Le Front de gauche n'est ainsi pas le seul à recourir à l'image englobante de l'écrin. À un autre pôle de l'échiquier politique, la liste de l'UMP pour le grand Est, conduite par Nadine Morano lors des élections européennes en mai 2014, fait un usage similaire. L'arbre, qui apparaît sur l'affiche comme une évocation, n'y est pas davantage valorisé en tant que tel, mais se présente en

nombre pour former comme un rideau familial. L'arbre, qui avait acquis un statut unique, dépassant les variétés, devient alors un instrument de clôture de l'identité nationale.



Ailleurs aussi, l'arbre apparaît tronqué : l'antique rameau d'olivier, associé à la paix et la victoire selon les symboliques biblique et païenne, est glissé dans les pattes de la colombe par le parti anti-européen Union populaire républicaine (UPR) pour symboliquement « déchirer le drapeau de l'Union européenne et en faire voler les étoiles »³⁹. Une dialectique des couleurs soutient le message : le bleu azur du jour, et donc de la lumière, s'oppose au bleu foncé de la nuit, et donc de l'obscurantisme ; le vert, désormais connoté positivement avec la montée de la conscience écologique contredit un jaune, réputé faux ; le blanc, symbole de la pureté est, pour sa part, garant d'un message de vérité⁴⁰.

De nouveaux usages institutionnels réactivent enfin une version généalogique de l'arbre qui, dans l'hyper-modernité, devient un « arbre réseau », marquant la solidarité transnationale dans la représentation du Conseil des Communes et Régions d'Europe (CCRE). La CCRE est la plus ancienne association de collectivités territoriales en Europe. Fédérant les

39 Parti rassemblant des sympathisants de droite et de gauche « refusant l'asservissement » de la France à l'Union européenne.

40 SGARD Anne, « Entre l'eau, l'arbre et le ciel, figures paysagères suédoises et construction de l'identité nationale », *Géographie et cultures*, L'Harmattan, 2008, n°66, pp. 121-138.

associations nationales d'autorités locales et régionales de 41 pays européens, elle se mobilise pour les élections.



Une mise en perspective historique est nécessaire au décryptage de l'arbre dans le contexte helvétique. Si la Suisse n'a pas fait le choix européen, elle ne s'en est pas moins politiquement construite comme européenne un siècle durant, de la naissance de la Confédération, en 1848, jusqu'à celle de l'Union Européenne, en 1950. Quelle que soit l'époque considérée, pré- ou post-européenne, l'arbre est très présent dans l'iconographie politique du pays, dont l'identité est fortement liée au monde rural. Cette ruralité, à présent minoritaire, ressortit davantage à un « roman national », auquel est très attachée la population, qu'à une réalité sociale et économique. C'est sur cette dimension affective que joue l'iconographie politique.

Le *Nebelspalter*, revue satirique paraissant depuis 1875 en Suisse alémanique, à présent considéré comme une institution culturelle, documente l'iconographie de l'arbre partisan durant la période de construction de l'identité nationale⁴¹. L'arbre est ainsi très régulièrement associé aux débats politiques, que ceux-ci concernent les affaires intérieures ou extérieures. Dans ce dernier cas, il est surtout lié à la politique bismarckienne (Bismarck est solide comme un arbre) ainsi qu'à la France, l'autre grand voisin politique. L'arbre est représenté sous différentes espèces, ajustées au propos, le chêne assurant, par exemple, une relation « classique » avec la justice. Le pommier est cependant le spécimen le plus fréquent. Symbole de prospérité, il n'est pas attribué à un pays précis. Généralement garni d'un feuillage et de pommes rouges, le pommier est bien planté au centre de l'image, sauf lorsque l'on veut exprimer une menace. L'arbre montre alors des signes

⁴¹ DANGUY Laurence, KAENEL Philippe, « La plus ancienne revue satirique du monde. Genèse, histoire et visions du monde du *Nebelspalter* des années zurichoises (1875-1922) », *Relations internationales*, 2013/1, n°153, p. 23-44.

inquiétants, tels des vers. Jamais cependant on ne le montre à terre ou même entamé par la hache.



L'arbre partisan se réduit à présent au pommier. Volontiers mobilisé à l'occasion des référendums où se joue – du moins, est-ce présenté ainsi – l'identité nationale, il a pris une place centrale dans la campagne du référendum d'initiative populaire « Contre l'immigration de masse » du 9 février 2014, organisé à l'initiative de l'Union démocratique du centre (UDC, dont on notera, au passage, le logo verdi) et qui concernait les ressortissants de l'Union européenne. L'UDC (SVP dans les cantons alémaniques) est un parti populiste, opposé à l'entrée de la Suisse dans l'Union européenne, soutenant des positions négatives vis-à-vis de l'immigration. Elle est coutumière de campagnes agressives, usant et abusant de l'outrance iconographique. De très nombreuses affiches, dotées d'un slogan adapté à la région linguistique (en allemand, français ou italien) sont placardées dans tout le pays et déclinées, par ailleurs, sur d'autres médiums (tracts, tee-shirts, internet, etc...).



L'affiche de campagne montre un pommier en fruits, dont les racines immenses enserrent la carte de la Suisse, jusqu'à en faire tomber des morceaux. L'association du motif au slogan « La démesure nuit à la Suisse » entend illustrer l'idée selon laquelle une expansion non maîtrisée est dangereuse pour la Suisse ; autrement dit, il faut se méfier de trop prospérer. L'arbre est, de plus, coince dans le côté gauche et donc, selon les codes occidentaux dérivés de la lecture, associé au passé. Il est opposé au « oui » (à la proposition « Stopper l'immigration massive »), calé bien à droite, représentant l'avenir.

L'usage est que la partie adverse, un parti ou une coalition de partis, génère une contre-propagande, calée ou non sur celle de l'adversaire. Le pommier est donc repris par les tenants du « non » mais autrement focalisé. On en voit essentiellement la partie supérieure avec les fruits ; les racines sont invisibles ; il est en train d'être abattu par un bûcheron vêtu de noir.



L'image comporte deux slogans, l'un interrogatif « Abattre notre prospérité ? » ; l'autre affirmatif « L'initiative UDC isole la Suisse ». Le bûcheron est doublement connoté. Figure noire, il évoque des réminiscences fascistes, très régulièrement évoquées par les adversaires de l'UDC. Le personnage fait dans le même temps référence à une œuvre très célèbre de

Ferdinand Hodler (1853-1918), *Le bûcheron*, répliquée en 1911 sur des billets de 50 francs, qui ne sont cependant plus en usage. On reconnaît généralement à ce peintre extrêmement populaire en Suisse, d'avoir su réaliser une synthèse helvétique de la modernité⁴².



43



Le référendum s'est soldé par un « oui », signant *de facto* la fin des accords bilatéraux entre la Suisse et la CEE. Son issue a créé la surprise en Suisse et mis en émoi les pays européens. À l'intérieur des frontières, les partisans du « non » ont cherché des explications : la faible participation générale, en particulier citadine ; les estimations erronées des instituts de sondage qui auraient « endormi » l'opposition ; le vote de repli des cantons ruraux en faveur du « oui » ainsi qu'une contre campagne iconographique insuffisamment « musclée ». Une campagne, en fait, malheureuse sur plusieurs points : d'abord, en raison de la contradiction entre le message verbal et iconographique, puisque l'on défend une prospérité en la montrant abattue. Ensuite, du fait d'une lisibilité incertaine de la figure du bûcheron, avec la coloration négative d'une figure moderniste (le noir fasciste associé à Hodler) ; ceci, sans parler de l'usage d'une référence artistique dont la réception n'est pas garantie. Plus important encore : la présentation d'un arbre défaillant, connoté positivement dans l'imaginaire populaire, ne pouvait soutenir efficacement une image de prospérité auprès des spectateurs/électeurs.

⁴² Oskar BÄTSCHMANN, Matthias FREHNER, Hans-Jörg HEUSSER, *Ferdinand Hodler. Die Forschung. Die Anfänge. Die Arbeit. Der Erfolg. Der Kontext*, Zurich, SIK-ISEA, 2009, 336 pages.

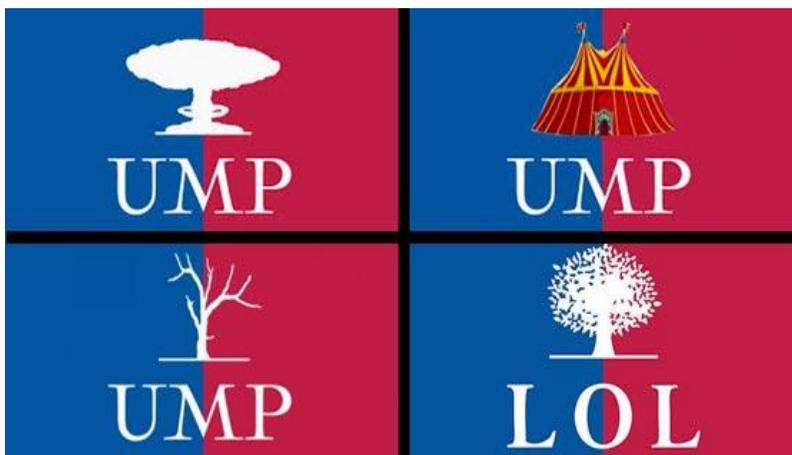
⁴³ Ferdinand HODLER (1853-1918), *Der Holzfäller (Le Bûcheron)*, 1910, huile sur toile, Paris, Musée d'Orsay.

De multiples exemples auraient pu être relevés. Citons seulement celui de l'Algérie. L'image populaire du Pistachier de l'Atlas, reproduit sur un timbre-poste très courant, a servi de modèle lors de la campagne pour les élections législative en mai 2012. Elle a été détournée et le feuillage de l'arbre stylisé aux couleurs du drapeau algérien. L'arbre symbolise ici à la fois l'enracinement dans les valeurs, dans la terre algérienne et dans les fondements de la démocratie, puisque les racines sont ancrées dans l'urne.



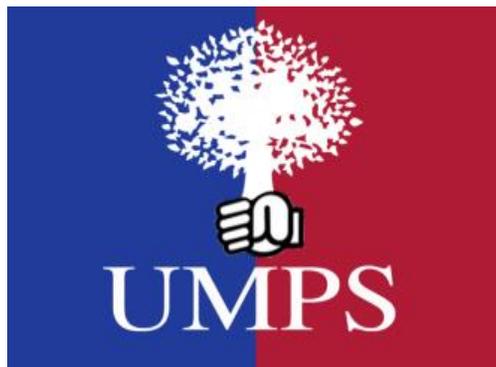
V. Détournements, *greenwashing* partisan et « communication verte »

Les partis en compétition se livrent volontiers à une dévalorisation des logos concurrents. Ainsi, l'arbre de l'UMP a fait l'objet de nombreux usages dévalués, arbre desséché, couché, coupé, etc., auquel on substitue un objet dégradant.



Les détournements s'emploient à saper la solennité du symbole intemporel et consensuel de l'arbre à travers des représentations grotesques, jouant tout aussi bien sur un caractère phallique, passéiste (avec une plante apparaissant sèche), incongru (en ajoutant une tente pour railler le séjour du colonel Kadhafi à Paris en 2007), ou humoristique (en remplaçant les lettres UMP par LOL – *lots of laughs* – du langage sms). En mots comme en images, le Front national procède à un même syncrétisme corrosif en agrégeant à l'élément originel, l'UMP, un élément hétérogène et exogène, le PS. L'image satirique de l'arbre de l'UMP tenu par le poing du PS trouve ainsi un équivalent verbal dans l'acronyme désormais bien connu d'« UMPS »⁴⁴

⁴⁴ Alexandre DÉZÉ, « L'image fixe en questions. Retour sur une enquête de réception du discours graphique du Front national », in Pierre FAVRE et al., *L'atelier du politiste*. La Découverte Recherches/Territoires du politique, 2007, 384 pages, pp. 313-330.



Le logo de l'UMP a été l'objet de multiples variations officielles, dont celle assez paradoxale d'une affiche colorée de la « Gay Pride », où le motif de l'arbre est décliné à la Warhol.



L'arbre de la laïcité, célébrant la loi de 1905 de séparation des Églises et de l'État, a renouvelé la pratique de l'arbre républicain. Depuis plusieurs années, le mouvement laïque se mobilise autour du jour anniversaire de cette loi, le 9 décembre. L'arbre de la laïcité est héritier de l'arbre de la liberté, succédant lui-même à l'arbre de « mai », planté par les paysans à l'occasion des fêtes votives. Il s'en inspire en lui donnant un nouveau sens : l'affirmation de la souveraineté du peuple. Cette référence républicaine, que l'on pourrait penser consensuelle, est cependant l'objet de détournement, d'une sorte de décapitation, « utilisé contre la franc-maçonnerie et pour la

défense d'une « France catholique, cet arbre de la discorde est mutilé. Symbole de l'adversaire, il perd son caractère consensuel⁴⁵ ».



Greenwashing et « communication verte »

Le *greenwashing*, la tendance à reverdir les éléments de langage et les signifiants produits par la communication, concerne également les symboles et les logos partisans. C'est en vertu de ce *greenwashing* qu'ont été colorés les logos des marques commerciales, tel celui de McDonald's ou plus récemment de Coca-Cola, se transformant en Coca-Cola Life avec le lancement d'un nouveau produit.



45 *Libération*, « Qui en veut aux arbres de la laïcité ? », Sylvain MOUILLARD, 6 février 2014.

Dans la communication partisane, il ne s'agit pas nécessairement de représenter un arbre, qui n'est pas associé à l'écologie ou au développement durable de manière univoque, mais de « passer les logos à la couleur verte ». Le procédé a été appliqué aux feuilles de la rose du PS et au bandeau du Parti de gauche, à l'origine uniquement rouge et désormais vert dans sa partie inférieure. Certains partis verdissent encore entièrement leur logo lorsqu'ils déclinent leur organisation partisane en organisation écologiste, tel le Mouvement de l'écologie populaire.



*
**

Conclusion

L'arbre est biologiquement apolitique. Culturellement, il incarne une forme de transcendance liant le ciel et la terre, le passage vertical du visible à l'invisible. Socialement, cependant, il acquiert tôt une connotation politique en devenant une référence consensuelle, de l'unité monarchique sous l'Ancien Régime, de la République à partir de la Révolution française, du corps de la Nation à une époque plus récente.

L'arbre est depuis plusieurs décennies régulièrement instrumentalisé par les partis et formations politiques qui lui octroient une signification partisane, lui faisant parcourir tout l'échiquier politique.

Dans le champ politique, l'arbre a, en effet, désormais perdu sa valeur de concept un et unique. Il n'y a plus un mais des arbres partisans, apparaissant et mutant au fil du temps. L'arbre tend à se (sur)spécialiser, en arbre de gauche, en arbre de droite, en arbre écologiste ou nationaliste. Ceci, du reste, même en ce qui concerne les espèces, ce que met en évidence le pommier suisse ou celui de Jacques Chirac. Cette bataille partisane concerne aussi la forme d'un arbre constamment remaniée dans les logos, les images de propagande et les affiches électorales. Celle-ci cristallise des référentiels religieux, politiques ou idéologiques, souvent pluriels, résultat de syncrétismes sauvages, typiques de la postmodernité.

Symbole d'une tradition parfois encombrante, l'arbre se voit aussi copieusement maltraité, on le dépouille, on l'abat, on le réduit à l'une de ses parties, on le dénie, pire encore, on lui préfère d'autres végétaux plus anodins, telles les éphémères fleurs, dont le tournesol écologiste. Gageons, cependant que l'arbre partisan, dont on aime tant renégocier la symbolique, ait encore de beaux jours devant lui.